



HAL
open science

“Du défaut de méthode dans les sciences” : la satire des savoirs dans Bouvard et Pécuchet

Alexandre Gefen

► To cite this version:

Alexandre Gefen. “Du défaut de méthode dans les sciences” : la satire des savoirs dans Bouvard et Pécuchet. Saïdah, Jean-Pierre and Duval, Sophie. Mauvais genre: la satire littéraire moderne, Presses universitaires de Bordeaux, pp.195–203, 2008. hal-01624179

HAL Id: hal-01624179

<https://hal.science/hal-01624179>

Submitted on 8 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DU DEFAUT DE METHODE DANS LES SCIENCES : LA SATIRE DES SAVOIRS
DANS *BOUVARD ET PECUCHET*

« Comment admettre, objecta Bouvard,
que des fables soient plus vraies que les vérités des historiens ? »
Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, chap. IV.

Les exploitations modernes du genre satirique, réduit à un registre et à un mode, se heurtent à une contradiction entre la finalité correctrice propre que la mémoire du genre emporte nécessairement et la réflexivité et la polysémie définitives de la littérature, affirment en substance Sophie Duval et Marc Martinez¹. La finalité éthique propre à l'origine rhétorique de la satire se trouverait dévorée par l'autotélisme de la littérature moderne et ne pourrait s'y glisser qu'en entraînant le projet littérature lui-même dans la dégradation herméneutique et la subversion parodique ou énonciative qu'elle suggère : littérisée, la satire ne pourrait proposer « d'ironie stable », selon la formule de Wayne Booth, mais uniquement une forme d'instabilité et d'entropie qui « dynamiterait »² la littérature, en tant qu'elle est un projet de réorganisation et de remise en ordre du monde. Dans cette analyse de *Bouvard et Pécuchet*, défini comme une faillite généralisée du sens au profit d'un désir de duplication, constitue un cas d'espèce de cette contamination de la désorientation ménipéenne au roman. Cette lecture, qui insiste sur la rhétorique non conclusive et l'humour non significatif du roman, s'inscrit dans un fil moderne qui fait de *Bouvard et Pécuchet* un état extrême de réflexivité de la parole littéraire et un moment de dénudation tragique de la narrativité : Françoise

¹ S. Duval et M. Martinez, *La satire* (littératures française et anglaise), Armand Colin, Collection « U », 2000.

² W. Booth, *The Rhetoric of irony*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1974, p. 24 et *sq.*

Gaillard évoque à la lumière de Maurice Blanchot une histoire « inénarrable »¹, une défection générale du sens et Jean-Pierre Moussaron, guidé par Derrida, souligne la dispersion élocutoire du texte et l'épuisement du roman en un discours de savoir qui n'est plus que folie imitatrice². En revenant sur le chapitre IV de *Bouvard et Pécuchet* et plus précisément sur l'épisode où les deux personnages s'attachent à vouloir écrire une biographie du Duc d'Angoulême, je voudrais montrer chez Flaubert la permanence de la structure de l'énonciation satirique, en faisant une série d'hypothèses sur l'objet de la satire Flaubertienne, sa finalité et ses bénéficiaires, en relisant le débat flaubertien à l'aune du divorce qui s'opère à l'époque entre littérature et histoire.

* * *

Bouvard et Pécuchet se présente on le sait comme la « contrepartie du *Saint-Antoine* » sur « le mode du *fabliau* » (Maurice Bardèche³, qui glose des expressions de Flaubert lui-même) ou encore, selon une formule de Maupassant, « une revue de toute les sciences telles qu'elles apparaissent à deux esprits assez lucides, médiocres et simples »⁴. Les deux comparses s'attaquent successivement à l'horticulture, l'agriculture, la chimie, la médecine, les Belles lettres, l'économie, la pédagogie etc. Le chapitre IV, s'en prend plus précisément au sérieux des discours historiques, tant dans la datation et l'établissement factuel (« Et, de l'insouciance des dates, ils passèrent au déclin des faits »⁵), dans les pratiques pédagogiques (« Heureusement, ils possédaient la mnémotechnie de Dumouchel, un in-12 cartonné »), les ambitions théoriques (« Nierais-tu le plan de la Providence ? Je ne le connais pas ! dit Bouvard »), ou les enjeux idéologiques (puisque « l'histoire

¹ F. Gaillard, « Une inénarrable histoire », in *Nouvelles recherches sur « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert*, Paris, éditions Sedes/CDU réunis, 1981, *passim*.

² J.-P. Moussaron, « Une inénarrable histoire », in *Nouvelles recherches sur « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert*, *op. cit.*, p. 88-109, *passim*.

³ M. Bardèche, *Flaubert*, La Table Ronde, 1988, p. 347.

⁴ G. de Maupassant, préface à *Bouvard et Pécuchet*, Paris, A. Quantin, 1885.

⁵ *Bouvard et Pécuchet* in G. Flaubert, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1952, t. II, p. 820.

doit venger la morale », les historiens « ont travaillé [...] tous en vue d'une cause spéciale, d'une religion, d'une nation, d'un parti, d'un système, ou pour gourmander les rois, conseiller le peuple, offrir des exemples moraux »). On s'amusera à remarquer que Flaubert annonce ici l'ensemble des critiques que le XX^e siècle a adressé à l'histoire, du marxisme à la déconstruction.

Les deux comparses s'attachent ensuite à écrire une biographie dont le sujet est semble-t-il pris un peu au hasard mais dont l'analyse relève exactement de ce travail d'« anatomie » que Nelson Frye place au cœur de la satire¹. On me permettra de citer intégralement le passage pour en faciliter l'analyse :

Bouvard s'était assis. Pécuchet marchait de long en large dans le musée ; quand le pot à beurre frappa ses yeux, et s'arrêtant tout à coup :

– « *Si nous écrivions la vie du duc d'Angoulême ?* »

– « *Mais c'était un imbécile !* » répliqua Bouvard.

– « *Qu'importe ! Les personnages du second plan ont parfois une influence énorme – et celui-là, peut-être, tenait le rouage des affaires.* »

[Les deux amis d'informent auprès d'un bibliothécaire :]

Quand ils eurent pris des notes, ils rédigèrent un programme.

Naissance et enfance, peu curieuses. Un de ses gouverneurs est l'abbé Guénée, l'ennemi de Voltaire. À Turin, on lui fait fondre un canon, et il étudie les campagnes de Charles VIII. Aussi est-il nommé, malgré sa jeunesse, colonel d'un régiment de gardes-nobles.

1797. Son mariage.

1814. Les Anglais s'emparent de Bordeaux. Il accourt derrière eux – et montre sa personne aux habitants. Description de la personne du Prince. [...]

Arcs de triomphe, fleurs que présentent les jeunes filles, dîners dans les préfectures, Te Deum dans les cathédrales. Les Parisiens sont au comble de l'ivresse. La ville lui offre un banquet. On chante sur les théâtres des allusions au Héros. [...]

¹ Voir N. Frye, *L'Anatomie de la critique*, Paris Gallimard, 1969, p. et sq.

On doit y relever l'importance qu'eurent les ponts. D'abord il s'expose inutilement sur le pont de l'Inn, il enlève le Pont-Saint-Esprit et le pont de Lauriol ; à Lyon, les deux ponts lui sont funestes et sa fortune expire devant le pont de Sèvres.

Tableau de ses vertus. Inutile de vanter son courage, auquel il joignait une grande politique. Car il offrit soixante francs à chaque soldat, pour abandonner l'Empereur – et en Espagne, il tâcha de corrompre à prix d'argent les Constitutionnels. [...]

Détails intimes – traits du Prince :

Au château de Beauregard, dans son enfance, il prit plaisir avec son frère à creuser une pièce d'eau que l'on voit encore. Une fois il visita la caserne des chasseurs, demanda un verre de vin, et le but à la santé du Roi.

Tout en se promenant, pour marquer le pas, il se répétait, à lui-même :

« Une, deux ; une, deux ; une, deux ! »

On a conservé quelques-uns de ses mots :

À une députation de Bordelais : « Ce qui me console de n'être pas à Bordeaux c'est de me trouver au milieu de vous ! » [...]

Dernière, à Rambouillet : « Le Roi est entré en arrangement avec le gouvernement établi à Paris, et tout porte à croire que cet arrangement est sur le point d'être conclu. »

« Tout porte à croire » était sublime.

– « Une chose me chiffonne » dit Bouvard « c'est qu'on ne mentionne pas ses affaires de cœur ? »

Et ils notèrent en marge : « – ».¹

Quel est ici la cible de Flaubert ? elle est je crois double. Ce mini-dictionnaire des idées reçues sur la biographie vise à la fois la biographie historique et l'éloge officiel : Flaubert s'attaque à l'ambition d'inventaire entretenue par l'histoire, pour dénoncer non le rêve, mais la possibilité même de cette histoire encyclopédique dont avait rêvé le siècle (« Pour [...] juger impartialement, il faudrait avoir lu toutes les histoires, tous les mémoires, tous les journaux et toutes les pièces manuscrites, car de la moindre omission une erreur peut dépendre qui en

¹ Bouvard et Pécuchet in G. Flaubert, *Œuvres, op. cit.*, p. 819-823.

amènera d'autres à l'infini. Ils y renoncèrent¹ ». D'autre part, il refuse de laisser croire que l'exemplarité d'un personnage particulier permette d'accéder au général, un tiret marquant l'impossible articulation du public et du privé : « Détails intimes – traits du Prince ».

Ainsi Flaubert dénonce l'ambivalence de l'écriture biographique, tendue entre la banalité des attitudes et l'obligation informative (« il se répétait, à lui-même : “ Une, deux ; une, deux ; une, deux ! ” ») et la recherche de détails satisfaisant la curiosité (la « naissance et [l']enfance, peu curieuses » déçoivent). Il se moque de l'emphase propre au registre de la vie des morts illustres (« “ Tout porte à croire ” était sublime »), et en pointe les lieux communs narratifs (les hauts faits, les phrases célèbres, etc.) et l'enchaînement téléologique (qu'un « de ses gouverneurs [soit] l'abbé Guénée, l'ennemi de Voltaire » ne démontre en soi rien).

Malgré Michelet (dont Flaubert semble se moquer en raillant Vico²), l'histoire est donc soumise à un double échec : elle est à la fois surinterprétative (les vains détails sur le rôle des ponts n'offrent qu'un écho fort lointain des méditations de Montaigne sur les détails offerts par Plutarque) et sous-interprétative (l'accrochage de l'intime et du politique n'y est pas plus convaincant que l'intérêt de la vie sentimentale du duc d'Angoulême pour l'histoire de la Restauration). Le Duc d'Angoulême dont la lithographie sera proposée comme référent par le bibliothécaire ne saurait donc stabiliser l'énonciation, le référent n'est au sens platonicien, qu'un simulacre. « Le désordre est installé au cœur du réel », écrit F. Gaillard³, qui attribue l'échec de la biographie du Duc d'Angoulême à l'incapacité des deux comparses à occuper la place d'un énonciateur univoque apte à réguler et à réorganiser le savoir ou à assumer de manière textualiste la transformation de la vie du duc d'Angoulême en un destin (solution qui aurait consisté à exploiter la métaphore du pont suggère F. Gaillard). La polyphonie des voix et des modes d'accès au réel que M. Bathkine plaçait au cœur de

¹ *Ibid.*, p. 817.

² *Ibid.*, p. 819 : « Pécuchet tâcha d'expliquer les mythes, se perdait dans la *Scienza Nuova* ».

³ F. Gaillard, « Une inénarrable histoire », *op. cit.*, p. 77.

l'énonciation satirique interdit la totalisation de la vie du Duc d'Angoulême en un exemple ou simplement en une identité narrative. C'est sans doute que, puisque qu'elle a renoncé à l'imagination (la fiction, historique) sans pour autant offrir de prise positive sur le réel, l'histoire fabrique à la fois trop de généralité (qui occulte et nie l'espace du vivant, exilé dans un tiret, ou dans des listes factuelles qui ont la poésie romanesque de la fin de *L'Éducation sentimentale*) et trop peu, puisque l'individu biographique reste un maillon insignifiant dans une chaîne causale trop longue pour être suivie.

Je voudrais souligner maintenant qu'il existe un cadre d'interprétation de la satire flaubertienne qui permet de rendre sens à cette déflation du récit biographique en satire : c'est celui du combat territorial qui occupe tout au long du siècle histoire et roman. Car derrière le rêve d'une alliance harmonieuse des sciences et des arts entretenu par le Romantisme, le XIX^e siècle peut en effet se décrire comme le lieu d'une guerre larvée entre deux modes de discours sur le monde que le XVIII^e siècle avait progressivement délimités. Tout au long du siècle des Lumières en effet, les historiens se sont émancipés des belles-lettres, tandis que les poéticiens (Batteux et Du Bos notamment) ont proposé une pensée autonome de la littérature et de ses fins, visant à refonder la fiction sur un socle idéaliste, en mettant en avant la poéticité du message et la spécificité de la littérature, dans ses frontières externes comme internes. Après la Révolution française, romans historiques et histoires, récits de voyage et géographies sérieuses, etc., toutes ces formes siamoises qui partageaient encore jusqu'alors un système circulatoire commun, l'art rhétorique, se voient peu à peu séparées par la chirurgie positiviste, qui se donne comme modèle (si ce n'est concret, du moins symbolique) aux futures sciences humaines. D'abord philosophique, l'Histoire se fait sociologique puis, à partir des années 1860, méthodique, c'est-à-dire scientifique. En 1866, H. Taine déclare que « d'un simple récit, [l'histoire] peut devenir une science, et

constater des lois après avoir exploité des faits¹ » : des modèles de représentation (biologiques, historiques, évolutionnistes, etc.) comme des modèles de validation (la formalisation des méthodes d'érudition, le désengagement énonciatif de l'auteur, l'examen critique des discours rapportés, etc.) rendent visibles ou accentuent les distinctions entre récit littéraire-fictionnel et récit rationnel-référentiel en venant substituer aux systèmes antérieurs (l'appel à l'autorité, la chaîne des témoins, la manifestation du vraisemblable, etc.) une véritable théologie de la règle générale et de la preuve concrète. Si les catégories invoquées (possible *vs.* impossible, vrai *vs.* faux, crédible *vs.* non crédible, etc.) n'ont en apparence pas changé depuis Aristote, même avant l'émergence, dans la seconde moitié du siècle, de l'histoire méthodique, ce n'est plus en termes d'efficacité rhétorique que se définiront empiriquement une biographie, un récit de voyage, un traité de morale ou un récit de bataille, mais par rapport à des systèmes de légitimation qui proscrivent précisément tout dialogue avec d'autres modes d'accès à la vérité. Moyens utiles à la manifestation de la vérité pour l'âge classique, le style (qui convainc), la mémoire culturelle (qui atteste par citation), l'imagination (qui interpole) sont perçus par les historiens romantiques comme des artifices de moins en moins nécessaires puis, peu à peu, comme des obstacles². Dans un affrontement dont les responsabilités incombent à la fois à la fiction littéraire (dont le modèle de vérité, fondé sur la double transparence des cœurs et du corps social, a échoué avec la Terreur sans être parvenu à se substituer à l'historiographie traditionnelle) et à l'ère industrielle (dont l'efficacité productiviste réduit l'espace dévolu aux représentations non finalistes et non rationalistes du monde), la science ne se contente pas de s'opposer aux savoirs empiriques, elle s'érige peu à peu en système contre la fiction³. D'où cette

¹ H. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1866, p. XX-XXI. H. Taine évoque une « expérience similaire à celle que les savants font en physiologie ou en chimie » (p. XIV).

² Voir sur ce point B. Reizov, *L'Historiographie romantique française (1815-1830)*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962, *passim*.

³ Comme l'a malicieusement montré W. Lepenies, c'est le roman, objet de terreur et d'envie, qui est chez A. Comte à l'origine de « la métamorphose du positivisme », une utopie globalisante (voir W. Lepenies, *Les Trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éd. De la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 80 et suiv.).

inversion inédite en trente siècles de théories mimétiques, et qui dit bien l'assaut mené sur le territoire littéraire par les modèles scientifiques d'appréhension du réel : lorsqu'ils choisissent de ne pas rejeter la mécanisation scientifique du vivant et de refuser par la poésie le déterminisme des sciences exactes, c'est désormais aux littérateurs qu'il incombe d'imiter les observateurs, de se faire géomètres ou naturalistes, ou de fournir des représentations de l'histoire.

D'où sans doute le fait que la cible « extratextuelle » de la satire flaubertienne, la *persona* visée, soit, derrière Vico, Michelet : romanciers et historiens ont en commun au XIX^e siècle un commerce avec les morts qui cherche à conjurer une peur de l'obsolescence¹ et une fascination pour les ruines, mais tout distingue les épiphanies romanesques de la manière dont l'histoire tend à ranimer (après les avoir disséqués) les morts par un discours de généralité monumentalisant les grandes figures historiques au nom d'une idéologie. Si « pour les romantiques, l'écrivain historique est un évocateur de spectres », selon la belle expression d'Y. Vadé², cet historien produira non des romans mais des mythologies, comme en témoigne l'histoire « sympathique » et lyrique de Michelet, qui propose, malgré ses apparences littéraires, un autre point de vue que celui de la subjectivité imaginante pour parler de l'homme. Pour Michelet, contrairement à l'écrivain qui peut émailler son récit de faits invérifiables ou de connaissances inexploitable, « l'historien a pour spéciale mission d'expliquer », en sorte que la célèbre *résurrection de la vie intégrale* opère « non dans les surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds³ », et que cette résurrection aboutit à un tableau des

¹ Je suis ici en tous points les analyses de Cl. Bernard (*Le Passé recomposé, op. cit.*, p. 155 et suiv.), qui oppose la manière dont l'Histoire tend à consister des tombeaux et des musées et dont, au contraire, le roman historique « tend à démonumentaliser passé et trépassé » (p. 155).

² Y. Vadé, *L'Enchantement littéraire, écriture et magie de Chateaubriand à Rimbaud*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 1990, p. 147. Y. Vadé montre l'omniprésence de la métaphore de la « nécromancie » pour qualifier l'évocation d'un personnage historique par la littérature.

³ J. Michelet, préface de 1869 à *l'Histoire de France, op. cit.*, p. 12. C'est Michelet qui souligne.

peuples et des âges où le particulier disparaît dans l'universel, à un art « de faire parler les pauvres en les faisant taire », comme l'écrit J. Rancière¹.

Cette évolution est déjà en marche bien avant que, dans les années 1870, la licence d'histoire ne prenne à la Sorbonne son autonomie à l'égard de la licence de lettres traditionnelle et que Monod ne fonde la *Revue Historique* (1876). Comme l'a sans doute bien senti Flaubert dont les *Trois contes* ne sont rien d'autres qu'une expérimentation comparée de trois manières d'écrire un destin (par l'écriture réaliste, par l'écriture hagiographique et par le roman historique), le récit de vie s'est trouvée placé aux avant-postes du partage des discours et des combats qui accompagnèrent celui-ci : l'ambition des écrivains de raconter la vie d'autrui est inséparable de la revendication d'indépendance de la littérature comme de ses résistances à toute marginalisation, lorsque l'emprise du rationalisme sur toute connaissance partagée ainsi que la haine de l'artiste pour la société bourgeoise et ses récits officiels ont eu pour conséquence non la cohabitation pacifique de deux modes de connaissance de l'individu, mais leur concurrence.

La seconde hypothèse que je ferais sur la satire flaubertienne tient à son bénéficiaire. Si la satire moderne conçue comme mode et comme registre plutôt que comme genre est bien, selon Nelson Frye, une « ironie militante »², au profit de qui milite Flaubert ? A qui profite le crime ? J'ai été longtemps tenté de répondre, à la suite de F. Gaillard et des lectures déconstructionnistes de la satire qui en font un dispositif sans horizon moral stable : à personne, si ce n'est à une apologie du langage comme forme destructrice de tout désir d'achèvement ou de tout rêve de complétude. Mais à la relecture, un détail a attiré mon attention, ou plutôt un rapprochement que je vous autorise à contester. Il tient à un détail faussement anodin, celui des « dîners dans les préfectures » organisés à l'occasion du passage du duc d'Angoulême. Flaubert, grand lecteur de Balzac et en particulier comme le montre Jean Rousset dans *Leurs yeux se rencontrèrent*³, des scènes de

¹ J. Rancière, *Les Noms de l'histoire*, Paris, Seuil, 1992, p. 96.

² Voir N. Frye, *L'Anatomie de la critique*, Paris Gallimard, 1969, p. 272 (cité par S. Duval et M. Martinez, *La satire, op. cit.*, p. 182).

³ Voir J. Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent*, Paris, José Corti, 1984, p. 61 et sq.

première rencontre amoureuse dont Balzac offre une véritable panoplie, ne saurait ignorer que c'est précisément un dîner organisé à l'occasion du Duc d'Angoulême dans une préfecture qui est l'occasion de ce qui est peut-être la plus belle épiphanie romanesque de toute l'histoire du roman au XIX^e : la rencontre de Félix et d'Henriette de Mortsauf dans le *Lys dans la Vallée*. Il est inutile de citer le passage, qui m'apparaît comme en palimpseste à la biographie de Bouvard et Pécuchet (hypothèse corroboré par le motif des fleurs qui accompagnent dans le récit biographique les dîners de préfecture comme par l'attention de Flaubert à ce roman¹). La constitution de la vie individuelle en destin, c'est-à-dire en projet partageable de sens, c'est au roman de l'accomplir, aux marges des discours, et non aux discours historiques. La vraie vie du Duc d'Angoulême, c'est Félix qui l'inventera « emporté comme un fétu dans ce tourbillon, [eut] un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de [se] mêler ainsi à ces princes qui paraient devant un public ébahi » et attira une fois, devenu duc par le texte comme Don Quichotte deviendra héro de chevalerie, le regard d'Henriette. Autrement dit, le personnage imaginaire supplée, dans le secret d'une tente dressée de nuit dans un jardin, au déficit de sens et d'explication de l'histoire, à l'absence de connaissance que nous avons du cœur du duc, l'exemplarité réelle du personnage historique se situant dans les transferts affectifs et mimétiques que la fiction, peut elle seule permettre de produire.

* * *

Résumons pour conclure : le pouvoir de la satire est donc bien de s'attaquer à la suffisance du lecteur² et à l'*ubris* des historiens : ici la satire est opérateur de destruction épistémique qui s'adresse à un positivisme en train de s'établir : elle

¹ « Prendre garde au *Lys dans la vallée* » indique par exemple Flaubert alors qu'il prépare *L'Education sentimentale* (*Carnet de notes* 19, f° 36), c'est-à-dire à ne pas reproduire l'histoire d'une passion non consommée. Je tiens à remercier Yvan Leclerc d'avoir attiré mon attention sur cette note et relu ce travail pour en confirmer l'hypothèse.

² S. Duval et M. Martinez, *La satire, op. cit.*, p. 239.

est une forme de critique épistémologique de ce que Sophie Duval et Marc Martinez nomment la « circularité typique de l'encyclopédisme »¹ qui fixe si ce n'est l'impossibilité de la connaissance scientifique, du moins ses limites : *omne individuum ineffabile*. Cette volonté de s'attaquer au langage et à la littérature par la satire reste asservi à un objectif politique : ici la politique du champ des discours. Comme l'écrit Joseph Jurt : « Flaubert entend dans un premier temps se libérer grâce aux sciences du subjectivisme ainsi que des a priori philosophiques et métaphysiques. Il ne s'agit pour lui nullement de subordonner la fiction littéraire à une finalité scientifique, mais bien plutôt d'instrumentaliser la science au profit d'un but esthétique. S'il y a pour Flaubert une concurrence, une guerre des sciences et des lettres, il est de prime abord convaincu de la supériorité de la littérature »². Ce dialogue de Bouvard et Pécuchet en offre ainsi la métaphore : les relations de la biographie et du roman durant le XIX^e siècle peuvent donc être vues comme un conflit de mimésis entre deux formes majeures d'écriture du vécu, dont les célèbres attaques de Proust contre la méthode beuvienne, « sorte d'analyse botanique littéraire » avec pour fin « d'importer dans les sciences morales les méthodes des sciences positives » (Proust cite ici, pour s'en dégager, Taine) constituent un autre aboutissement. Cet affrontement prend place à l'intérieur de deux débats intellectuels centraux : d'une part, celui qui oppose, à l'intérieur de la littérature comme de l'histoire, la valorisation de l'individu à la pensée du collectif et, d'autre part, celui qui voit se confronter les formes d'écriture littéraire et le savoir scientifique du monde. L'écriture satirique exerce donc une fonction doublement correctrice et génère un horizon de substitution. Celui-ci porte un nom : le roman, présent *in absentia* comme spectre de la satire flaubertienne. « Comment admettre, objecta Bouvard, que des fables soient plus vraies que les vérités des historiens ? » telle est la question fondamentale de *Bouvard et Pécuchet*, lourde question épistémologique et éthique placée au cœur de

¹ Voir W. Booth, *The Rhetoric of irony, op. cit.*, p. 27 et sq.

² Revue *Flaubert*, n°4, p.

la satire, question, qui, ici du moins, n'arrête pas tout espoir de récit, mais pourrait bien plutôt le relancer.

ALEXANDRE GEFEN, UNIVERSITE BORDEAUX 3 – MICHEL DE MONTAIGNE